

histoire vraie

Je sais un peu lire maintenant, pas les mots compliqués, mais le reste, avec du temps, je déchiffre. Écrire par contre, ça continue de m'angoisser, même si j'ai beaucoup progressé en acceptant de prendre des cours et de m'attaquer au problème. Je n'avais plus le choix : l'illettrisme, ça bloque

pour tout, quel que soit le métier, la porte se ferme dès le départ. Quand on demande aux gens de lire un contrat, de noter leur adresse mail, ils le font sans réfléchir. Moi, je restais dans le brouillard, incapable de taper trois lettres sur un ordinateur. J'avais honte, vraiment honte. Ça ne pouvait pas durer.

Même mes meilleures amies n'étaient pas au courant

Quand on voyageait, qu'il fallait inscrire le numéro de passeport ou ce genre de formalités, je disais que je n'avais pas mes lunettes. Mes copines prenaient le stylo en mode « écrire, c'est pas son délire ». Je rigolais : « Ouais, j'ai la flemme. » Je jouais à celle qui traîne derrière pour que quelqu'un prenne les devants : il y en a toujours qui ont le tempérament à agir, je compte sur elles. En couple, je ne l'ai jamais avoué non plus. C'est sans doute pour ça

que je ne me suis jamais installée avec personne. Quand on vit ensemble, on ne peut pas rester masquée. Je me souviens, il y a dix ans, les SMS, il fallait les taper, maintenant on peut les dicter et utiliser la correction automatique, mais à l'époque, quand mon mec m'envoyait un texto, je faisais comme si je ne l'avais pas lu. J'attendais le retour de ma sœur et elle répondait pour moi. Elle est la seule à connaître mon handicap, avec ma mère et mon frère. Aujourd'hui encore, avant de pousser la porte de l'association pour mes cours, je reste un long moment sur la place à regarder les gens. Je veux être certaine qu'aucune connaissance ne va me surprendre.

Moi, je voulais être chauffeure de bus

C'était mon rêve. J'y pense souvent encore. Mais quand j'étais jeune, on m'a dit qu'il y avait des épreuves écrites, alors j'ai renoncé. Il paraît que les tests sont devenus plus

faciles, mais je n'ose toujours pas me présenter. Je travaille pour une grande enseigne de mode. J'y suis bien, j'aime renseigner les clientes, réguler les stocks, décider des visuels... On m'a proposé plusieurs fois un poste en CDI. Mais je préfère rester intérimaire, car on ne leur confie jamais la caisse. Comme ça, je suis sûre de ne pas devoir écrire.

Pourtant, je suis allée à l'école

La maternelle, j'aimais bien. On nous laissait tranquilles. Mais après, je ne sais pas pourquoi, j'ai fait un blocage. Pendant toute l'école élémentaire, les lettres, les sons... l'échec complet. Mais j'étais trop fière, je ne disais rien, je ne voulais pas montrer mes difficultés. Alors je restais au

fond de la classe, je répondais des conneries, je mettais le bazar pour ne pas qu'on comprenne que je ne pigeais rien. On était deux à ne pas savoir lire. L'autre, elle venait d'arriver, elle ne parlait pas français, donc pour les camarades, c'était normal qu'elle rame. Mais moi, je suis française... Ils se seraient trop moqués. Donc je ne posais jamais de questions à la maîtresse. Pour les devoirs aussi, c'était compliqué. Ma mère nous a élevés seule – mon père est mort très tôt, et elle non plus ne savait ni lire ni écrire. Je me souviens du Local dans le quartier : une maison pour les jeunes où on pouvait se faire aider avec nos cahiers, une fois par semaine.

J'ai appris à lire et écrire à 26 ans

Naia travaille dans une boutique de vêtements, elle a des amies, porte un manteau stylé et une casquette griffée. Derrière cette silhouette assurée, personne ne peut deviner le gouffre. Naia ne sait pas écrire et c'est tous les jours qu'elle doit le cacher.

*Propos recueillis par Sophie Hénaff
Illustration Delphine Cauly*

On y allait à chaque fois avec mon frère et ma sœur. Eux d'ailleurs, ils savent lire et écrire. J'imagine qu'ils osaient lever le doigt en classe quand ils ne comprenaient pas. Moi, je me suis toujours cachée. On m'a orientée vers des classes spéciales, puis j'ai fait un CAP prêt-à-porter, que je n'ai pas eu, mais qui m'a permis de trouver des petits boulots dans les boutiques. Et la mode, ça va, je connais. Très bien. Même à l'aveugle, au téléphone, je peux conseiller mes copines : « Avec ce pull, tu mets ce pantalon, ce sera joli. » Mais plus le temps passait, plus ça me complexait. Par nature, j'aime me débrouiller seule, être autonome. Demander, ça me saoule. Ce handicap m'empêchait pour tout, je mentais tout le temps. J'ai commencé à me projeter : je ne voulais pas être comme ma mère et ne pas pouvoir aider mes enfants plus tard. Alors j'ai poussé la porte d'une mission locale et, pour la première fois, j'ai dû ôter la carapace, me montrer totalement transparente.

J'ai enfin réussi à avouer que je ne savais pas écrire et peu lire

Une dame de la mission m'a immédiatement orientée vers l'association Savoir pour réussir. Là, on m'a écoutée et entendue, sans jugement. Ma tutrice m'a prise en main, elle m'a inscrite à des ateliers de lecture et d'écriture, d'art aussi. J'y suis allée tous les lundis, toute la journée, pendant près de deux ans. Je serai toujours reconnaissante à ma tutrice, elle peut tout me demander. À cette époque, je travaillais dans un magasin géré par un patron tyrannique. J'étais au boulot de 10 heures à 19 h 30, cinq jours par semaine, souvent six, et pendant mon jour de repos, je venais apprendre à lire et à écrire.

Ce n'est pas comme le vélo, ça s'oublie dès qu'on arrête

Alors régulièrement, je reviens à l'association. En ce moment, par exemple, je prends des cours d'une heure et demie par semaine. Écrire reste difficile. Si je me concentre, les lettres se dessinent, mais ce n'est pas fluide. C'est beaucoup plus dur d'apprendre quand on est adulte, ce ne sera jamais naturel pour moi. Ça rentre... puis ça repart. L'angoisse, elle, reste. Quand je reçois des courriers, administratifs notamment, je ne les ouvre jamais. Je les laisse s'empiler. Avant je disais : « Je suis fainéante. » Ma tutrice m'a corrigée : « Tu n'es pas fainéante du tout, bien au contraire : tu bûches toute la semaine, et sur ton temps de repos, tu bûches encore. Ce n'est pas de la paresse, c'est de la peur. » J'ai réfléchi et elle a raison : dès que je vois une lettre, je panique complètement, je ne peux même pas la regarder. Résultat, à 36 ans, je vis encore chez ma mère et je redoute toujours les changements, de perdre mes repères. Mais je suis en train de régler tous mes problèmes, les uns après les autres. Je bosse comme une acharnée pour ça : les savoirs de base, puis le permis de conduire... Si un jour j'ai des enfants, je serai prête. » ★



En savoir plus

Pour comprendre et combattre l'illettrisme

Un livre

J'ai appris à lire à 50 ans, d'Aline Le Guluche, éd. Prisma. Un récit aussi touchant qu'édifiant sur une « fille de paysan » devenue ambassadrice de choc contre l'illettrisme.

Une association

Savoir pour réussir (à Paris, Marseille, Colmar...), qui agit pour la maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul pour tous, grâce à des ateliers, des formations, des cours, du soutien... savoirs-pour-reussir.fr

Un numéro gratuit

L'Agence nationale de lutte contre l'illettrisme, infos, services, orientation vers le centre le plus proche : 0800 11 10 35.

Un chiffre

En France, 7 % de la population âgée de 18 à 65 ans est concernée par l'illettrisme (source ANLCI).